

LE GALANT
C O U R E U R,
O U
L' O U V R A G E
D'UN MOMENT,
COMÉDIE EN UN ACTE.

DE LE GRAND.

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.



N A P L E S

DE L'IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.

MDCCLXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE



A C T E U R S.

LUCINDE, *Présidente.*

DORIMENE, *Comtesse, déguisée en suivante, sous le nom de Finette.*

)
) *Jeunes*
) *Veuves.*
)

LE MARQUIS DE FLORIBEL, *Ami du Chevalier.*

LE CHEVALIER, *Amant de Lucinde.*

MARTON, *suivante de Lucinde.*

RUSTAUT, *Cocher du Chevalier, Amoureux de Marton.*

CHAMPAGNE *Laquais du Chevalier.*

CRICQUET, *Laquais de la Présidente.*

La Scène est dans le Château de la Présidente.

DANSEURS)

&

) *Auteurs du Divertissement.*

MUSICIENS.)

LE GALANT
C O U R E U R ,
C O M É D I E .

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER , LA PRÉSIDENTE , LA
COMTESSE , *déguisée en Suivante , sous
le nom de Finette .*

LA PRÉSIDENTE.

EN vérité , Comtesse , tu es folle de t'être dé-
guisée de la sorte ; je ne souffrirai point absolument
que tu passes ici pour ma Femme-de-Chambre.

LA COMTESSE.

Ma chere Présidente , tu fais que j'ai mes raisons .
Le Marquis de Floribel , que mes parens me veu-
lent donner pour époux , doit arriver ici dans ce
jour ; nous ne nous sommes jamais vus ni l'un ni
l'autre ; & , si sa figure & ses manieres ne me con-
viennent pas , sans lui déclarer mes sentimens ,
sans lui rien dire , j'irai d'abord me jeter dans un

A 2

Cou-

4 **LE GALANT COUREUR.**

Couvent; je lui veux épargner la honte d'être refusé, & à moi l'embarras de lui faire un mauvais compliment.

LE CHEVALIER.

Madame, le Marquis de Floribel, comme je vous ai dit, est mon ami, je le connois depuis long-tems; il est un peu folâtre à la vérité, mais d'ailleurs très-brave Chevalier & très-riche.

LA COMTESSE.

Je le veux croire. Mais la réputation qu'il a de courir de Belles en Belles, sans s'attacher à aucune, me le fait déjà haïr sans le connoître: il ne peut aller à ma terre qu'il ne passe par ici, & vous m'avez assuré, Chevalier, que vous aviez donné ordre à la Poste, qu'à son arrivée on lui dit que vous étiez dans ce Château.

LE CHEVALIER.

J'ai envoyé un de mes gens qui le connoît, & qui l'amenera en droiture ici.

LA COMTESSE.

C'en est assez. Parlons maintenant de tes affaires ma chere Présidente. Quand épouses-tu le Chevalier?

LA PRÉSIDENTE.

Ce jour même. J'ai envoyé Marton à Paris pour nous amener un Notaire, & pour s'informer quel étoit l'époux que mon vieux fou d'Oncle me vouloit obliger d'accepter, & en même tems lui déclarer les engagements que j'ai avec le Chevalier.

LE CHEVALIER.

En vérité, Mesdames, vous prenez trop de précautions. Veuves l'une & l'autre, Il me semble...

LA

LA PRÉSIDENTE.

Oh ! je dois ménager le bon-homme ; je suis son unique héritière.

LA COMTESSE.

Elle a raison , Chevalier.



S C É N E II.

LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE,

en suivant, LE CHEVALIER,

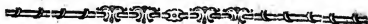
C R I Q U E T.

CRIQUET.

Madame , voilà le Notaire que vous avez fait venir de Paris.

LA PRÉSIDENTE.

Qu'il passe dans mon Cabinet.



S C É N E III.

LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, *en*
suivant, LE CHEVALIER.

LA PRÉSIDENTE.

Viens , ma chère Comtesse , m'aider à lui dicter
A 3. les

6 **LE GALANT COUREUR,**

les articles du Contrat. Ne vous embarrassez de rien, Chevalier, il sera plus à votre avantage que si vous le disiez vous-même, & je veux vous surprendre agréablement.

LE CHEVALIER.

Ah, Madame!

LA PRÉSIDENTE.

Donnez ordre au reste, &, sur-tout, à ce petit divertissement dont vous m'avez parlé. Si ce Coureur, que l'on vous a promis, le présente, je vous prie de le recevoir.

LE CHEVALIER.

Madame, vous ferez obéie ponctuellement.

S C É N E IV.

LE CHEVALIER *seul.*

JE ne fais pas si elle sera bien contente du divertissement qu'elle demande, étant, sur-tout, exécuté par des violons de Village. Après tout, quand on ne peut avoir du parfait, dans ces occasions le tout-à-fait mauvais réjouit souvent plus que le médiocre; &, d'ailleurs, c'est l'Ouvrage d'un moment.

SCÈ:



S C É N E V.

LE CHEVALIER , CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Monsieur, Monsieur le Marquis de Floribel vient d'arriver ; & je vous l'amène , comme vous me l'avez commandé .



S C É N E VI.

LE MARQUIS , LE CHEVALIER ,
CHAMPAGNE.

LE MARQUIS.

Que de joie , mon cher Chevalier , de te revoir après un an d'absence !

LE CHEVALIER.

Je croyois n'avoir jamais ce plaisir . Il y a six mois que tes gens & ton bagage sont à Paris ; je craignois que le péril que tu as couru à l'armée...

LE MARQUIS.

Laissons-là le péril que j'ai couru ; mon Oncle m'en veut faire courir un bien plus dangereux ; il veut me marier .

A 4

LE

LE GALANT COUREUR ;

LE CHEVALIER .

Je fais qu'il te veut faire épouser la Comtesse Dorimène .

LE MARQUIS .

Il n'est plus question de cette Comtesse ; il y en a maintenant une autre sur le tapis .

LE CHEVALIER .

La connois-je ?

LE MARQUIS .

Je ne fais , mais , pour moi , je ne l'ai jamais vue : on la dit belle & riche .

LE CHEVALIER .

Hé bien ! que veux-tu davantage ?

LE MARQUIS .

Quoi ! je renoncerois aux douceurs de conter des fleurettes à tout ce que je rencontrerois d'aimables ? Non , non tu connois mon humeur , & tu ne me conseillerois pas de devenir raisonnable à mon âge .

LE CHEVALIER :

Moi , je te conseillerai toujours de ne te point brouiller avec ton Oncle . Le bien est préférable à toutes choses ; nous ne sommes pas toujours jeunes ; tu restes seul de ta maison , & ton Oncle confidère ...

LE MARQUIS .

Oh ! treve à ta morale , & me dis seulement ce que tu fais dans ces cantons .

LE CHEVALIER .

Je suis prêt de m'y marier .

LE

LE MARQUIS.

Ah ! voilà ce que c'est ; tu ne veux pas courir le risque tout seul. Cela est plaisant ; parce que Monsieur se marie , il faut que les autres en fassent de même . Et qui épouses-tu ?

LE CHEVALIER.

Une riche Veuve , jeune & aimable .

LE MARQUIS.

Parbleu , nous sommes faits l'un & l'autre pour consoler les affligés : c'est aussi une veuve que mon Oncle me veut faire épouser .

LE CHEVALIER.

Que tu nommes ? ...

LE MARQUIS.

Lucinde , la veuve d'un Président .

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je ! ah , Marquis , je ne te dis plus rien : tu fais fort bien de désobéir à ton Oncle .

LE MARQUIS.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER :

Lucinde est justement la Veuve que j'adore , & que je dois épouser ce soir ou demain : nous sommes ici dans son Château .

LE MARQUIS.

Fort bien . Voilà de mes donneurs de conseils à la mode pourvu que leurs intérêts n'en soient point dérangés . Oh bien pour te punir , je l'épouserai .

LE CHEVALIER.

Ah ! Marquis , au nom de notre amitié , ne songe plus à ce mariage : ne parois pas même devant
Lu-

Lucinde que mes affaires ne soient terminées ; je craindrois...

LE MARQUIS.

Hé, si doric! me crois-tu capable de te donner ce chagrin?

LE CHEVALIER.

Ah! tu me rends la vie. Mais, pour m'obliger jusqu'au bout, pars dès ce moment, & songe...

LE MARQUIS.

Oh! pour le coup tu te moques de moi. Je t'ai retrouvé, je ne te quitte plus.

LE CHEVALIER.

Mais si ton Oncle vient à savoir...

LE MARQUIS.

C'est à toi de me déguiser si bien que personne ne puisse me reconnoître ici.

LE CHEVALIER.

Et comment te déguiser, à moins que tu ne veuilles passer pour le Coureur que la Présidente m'a demandé? Nous avons encore l'habit de celui qu'on a renvoyé, tu n'auras qu'à le prendre.

LE MARQUIS.

Cela ira à merveille; & je serai charmé d'apprendre, sous ce déguisement, ce qu'on pense ici de moi: je veux même aller demain à la Terre de la Comtesse en cet équipage.

LE CHEVALIER.

Tu ne feras pas mal. Champagne, va promptement l'habiller dans ta chambre, & prends garde que personne ne le voie en passant.

CHAMPAGNE.

Monsieur n'a qu'à me suivre.

LE

LE MARQUIS.

Je te suis.

S C È N E VII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

MAis, Chevalier, dis-moi, par parenthèse, les Femmes-de-Chambre de la Présidente sont-elles jolies ?

LE CHEVALIER.

Pourquoi ?

LE MARQUIS.

C'est que c'est un gibier de Coureur.

LE CHEVALIER.

Elle en a deux qui sont passables. Une Marton assez jolie, & une Finette assez belle.

LE MARQUIS.

Commençons par la jolie. Les jolies sont les plus piquantes & celles qui se passent le plutôt.

LE CHEVALIER.

C'est Marton, elle n'est pas ici.

LE MARQUIS.

Commençons donc par la belle ; car je ne veux point rester oisif.

LE CHEVALIER.

Je te le conseille ; aussi bien Marton a pour A-
mant

mant mon Cocher , qui est une espece de manant qui n'entend pas trop raison .

LE MARQUIS .

Nous lui ferons bien entendre ; il me semble que les Coureurs doivent avoir le pas sur les Cochers .

LE CHEVALIER .

Va donc promptement changer de figure , tandis que je donnerai mes ordres pour le divertissement que je fais préparer pour la Présidente .

LE MARQUIS .

Laisse-moi faire , je serai bientôt fagoté , & je veux même t'aider à ton divertissement ; je versifie & chante assez cavalierement .



S C É N E VIII.

LE CHEVALIER *seul* .

JE ne suis pas sans inquiétude ; le Marquis a deux yeux , la Présidente est aimable ; peut-être que , quand il la verra...Mais non , je suis trop sûr du cœur de Lucinde ; & même je ne dois pas , aux termes où nous en sommes , lui cacher long-tems le déguisement du Marquis : cependant attendons l'occalion favorable pour lui en faire confidence .

S C É N E IX.

LE CHEVALIER , LA PRÉSIDENTE , LA
COMTESSE , *en suivante* .

LA PRÉSIDENTE ,

J'Ai déclaré au Notaire mes intentions , Chevalier , sur lesquelles il va achever seul , le Contrat. Mais je viens d'apprendre que Marton étoit arrivée de Paris ; je suis impatiente de savoir quelles nouvelles elle nous apporte , qu'on la fasse monter . Mais la voici .

S C É N E X.

LA PRÉSIDENTE , LA COMTESSE , *en suivante* ,
LE CHEVALIER , MARTON .

LA PRÉSIDENTE .

HÉ bien , Marton , qu'as-tu à nous apprendre ?
MARTON .

Un peu de patience. J'ai d'abord déclaré à Monsieur votre Oncle les engagements que vous aviez avec Monsieur le Chevalier .

LA

LA PRÉSIDENTE.

Hé bien ?

MARTON.

Hé bien , il m'a dit qu'il estimoit fort Monsieur ; mais qu'il n'en vouloit point : que cependant , s'il n'avoit pas jeté les yeux sur un autre...

LA PRÉSIDENTE.

E Et quel est-il cet autre ?

MARTON.

Oh ! pour le coup , devinez.

LA PRÉSIDENTE.

Quelqu'homme de Robe apparemment ?

MARTON.

C'est bien pis , Madame ; un Petit-Maitre , Marquis de Floribel , que devoit épouser cette folle Comtesse dont vous m'avez si souvent parlé.

LA PRÉSIDENTE.

Il faut que mon Oncle ait perdu l'esprit . Le Marquis de Floribel !

MARTON.

Comment donc ? On dit que c'est le plus joli homme de France , & de la meilleure humeur ; il arrivera aujourd'hui. Mais que vois-je ! Quelle est cette jeune personne ?

LA PRÉSIDENTE.

C'est une Femme-de-Chambre que j'ai arrêtée aujourd'hui ; tu te plains toujours qu'il y a ici trop de besogne pour toi , je l'ai prise pour te soulager.

MARTON.

Et vous arrêtez ainsi des Domestiques sans me consulter ! cela n'est pas bien. Cette fille-là me paroît

C O M É D I E.

15

roît bien neuve. Voyons un peu, ma mie, que
je te considère, Comment te nommes-tu?

LA COMTESSE.

Finette,

MARTON.

Où as-tu servi?

LA COMTESSE.

Je sors de chez la Comtesse Dorimene, dont vous
parliez tout-à-l'heure.

MARTON.

Quoi! cette folle Comtesse, qui demeure depuis
peu dans ces quartiers? Tu étois dans une mau-
vaise boutique, ma pauvre enfant.

LA COMTESSE.

Est-ce que vous la connoissez?

MARTON.

Non; mais j'en ai entendu parler; & sa répu-
tation...

LA PRÉSIDENTE.

Doucement, Marton.

MARTON.

Hé! Madame, ne m'avez-vous pas dit cent fois
vous-même que c'étoit la plus extravagante créa-
ture? ...

LA PRÉSIDENTE;

Moi, je vous ai dit cela, insolente?

MARTON.

Ma foi, Madame, je ne l'ai pas deviné.

LA PRÉSIDENTE.

Vous êtes encore bien hardie! Si je badine quel-
quefois sur le compte de mes amies, c'est bien à
vous à y faire attention.

LA

LA COMTESSE .

Hé ! ne vous fâchez pas , Madame cette Comtesse en pense peut-être autant de vous , que vous en avez dit d'elle .

LA PRÉSIDENTE .

Je vous assure , Finette , que jamais . . .

LA COMTESSE .

Ah ! Madame , ce n'est pas auprès de moi que vous avez besoin de vous justifier . (*A part.*) Tu me paieras celle-là , je t'en assure .

LE CHEVALIER .

Hé ! Madame , à quoi vous arrêtez-vous ? Songez-vous que nous avons des affaires plus importantes ? Mais voici le Coureur dont je vous ai parlé .

S C È N E XI.

LA PRÉSIDENTE , LA COMTESSE , *en suivant* ,
LE CHEVALIER , LE MARQUIS *en*
habit de Coureur , MARTON .

LA COMTESSE , *à part* , regardant le Marquis .

Bon Dieu ! le joli homme !

LE MARQUIS , *à part* , regardant la Comtesse .

Tête-bleu , l'aimable Soubrette ! C'est apparemment la Finette en question .)

LA PRÉSIDENTE .

Approchez , mon ami .

LE

LE MARQUIS, à la Présidente.

Madame, je ne saurois assez m'applaudir du bonheur qui m'a conduit ici, puisque j'ai l'avantage de me voir au service d'une si charmante Maîtresse. A quoi, qu'il vous plaise m'employer jour & nuit, si ma légèreté & ma vîtesse peuvent seconder mon zèle, les commissions dont vous voudrez m'honorer seront exécutées avec toute la diligence possible.

LA COMTESSE.

Ce garçon-là a l'air tout-à-fait noble.

MARTON.

Il me paroît bien dératé.

LA PRÉSIDENTE.

Et il ne manque pas d'esprit.

MARTON.

Avez-vous le jarret souple, mon ami?

LE MARQUIS.

Je vais comme le vent; il n'y a point de cheval de poste qui me passe; on n'a qu'à me mettre à l'épreuve.

LA PRÉSIDENTE.

On ne vous fatiguera pas beaucoup ici.

LE MARQUIS.

Tant pis, car j'aime à courir.

LA PRÉSIDENTE.

Voilà un plaisir assez particulier. Comment te nommes-tu, mon ami?

LE MARQUIS.

Jolicœur, Madame.

B

LA

LA PRÉSIDENTE.

Il me prend envie , puisqu'il aime tant à courir , de l'envoyer , dès ce moment , au-devant du Marquis de Floribel , pour lui dire qu'il ne se donne pas la peine d'avancer davantage , & qu'il sera ici fort mal reçu .

LE CHEVALIER.

Hé ! Madame , vous n'y songez pas ! on ne fait pas par où ce Marquis doit arriver .

MARTON.

Votre Oncle m'a dit , qu'il arriveroit de Bayonne .

LA PRÉSIDENTE.

Hé bien ! Jolicœur , tu n'as qu'à prendre la route de Bayonne , & toujours courir jusqu'à ce que tu le rencontres .

LE CHEVALIER.

Mais , Madame , il ne le connoît pas .

MARTON.

Je vais lui en faire le portrait , sur le récit qu'on m'en a fait . C'est un jeune étourdi qui a l'air fou , des manières extravagantes .

LE MARQUIS.

Le voilà bien désigné ! il ne faudroit pas courir bien loin pour trouver milles jeunes gens qui lui ressembtent .

LA PRÉSIDENTE.

N'importe , tâche de le découvrir : & dis-lui que je le hais à la mort , sans l'avoir jamais vu ; que je le trouve bien téméraire de vouloir m'épouser sans savoir quels sont mes sentimens sur la personne ;

ne; & que, s'il s'obstine à vouloir passer outre, il s'en trouvera mal. Adieu; pars, cours, vole dans le moment.

LE CHEVALIER.

Madame; ce Garçon-là doit être fatigué, il sort de faire une longue course.

LA PRÉSIDENTE.

Bon! bon! ces sortes de gens-là sont infatigables.

LE CHEVALIER.

Il y a plus de cent postes d'ici à Bayonne.

MARTON.

Voilà une belle affaire! Combien cours-tu par heure, mon ami?

LE CHEVALIER.

En vérité, Madame, c'est se moquer que...

LA PRÉSIDENTE.

Tout ce qu'il vous plaira, je veux qu'il parte dans ce moment. Mais, pour lui laisser prendre haleine, je vais écrire un mot qu'il rendra à ce Marquis. En attendant, Marton, menez ce garçon à l'Office, & qu'il boive deux coups; cela lui donnera courage.

MARTON.

Allons, suivez-moi, Monsieur Jolicœur.

LE MARQUIS, à part, regardant tendrement la Comtesse.

Ah! Pourquoi envoie-t-elle plutôt Marton que Finette? Morbleu, Chevalier, tire-moi de ce mauvais pas.



S C É N E XII.

LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, *en suivante*,
LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

JE ne fais ce que cela signifie ; mais il me semble que ce Coureur me fait les yeux doux : avez-vous entendu comme il a soupiré en me regardant ?

LA PRÉSIDENTE.

Il faut lui pardonner, il te croit Suivante ; & ces sortes de gens-là ont le cœur tendre comme d'autres.

LA COMTESSE.

C'est dommage qu'un si joli homme soit né dans un rang si bas.

LE CHEVALIER.

A ce que je vois, Madame ; si le Marquis de Floribel, qu'on vous destinoit, avoit été de cette figure, malgré sa réputation, vous ne vous seriez pas tant déclarée contre lui.

LA COMTESSE.

Je vous avoue qu'un homme de qualité qui seroit fait ainsi, nous seroit fermer les yeux sur bien des choses ; & que du moment que je l'ai vu...

LA PRÉSIDENTE.

Je crois que tu prends la chose sérieusement.

SCÉ-



S C È N E XIII.

RUSTAUT, LA PRÉSIDENTE, LA COM-
TESSE, *en Suivante*, LE-CHEVALIER.

LA COMTESSE.

MAis quel est cet original à Il me semble qu'il me fait aussi les yeux doux. Tout le monde m'en veut aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

C'est mon Cocher, Madame, l'amoureux de Marton. Que voulez-vous, Rustaut ?

RUSTAUT.

Monsieur, c'est un Notaire qui est là-dedans, qui m'a dit que votre Contrat étoit tout dressé, & que vous n'aviez qu'à l'aller signer.

LA PRÉSIDENTE.

Allons, Chevalier.

RUSTAUT.

Je vous prie de vous dépêcher, car je lui ai donné ordre de m'en fagoter aussi un pour Marton & pour moi; mais il est juste que vous passiez les premiers.

LA PRÉSIDENTE.

Ah! Monsieur le Cocher, nous vous sommes obligés de la préférence. Mais il me semble que vous regardez bien Finette.

RUSTAUT.

C'est que je la trouve jolie , & , si je n'allois pas épouser Marton , je crois que je l'épouserois. Tétiguenne ! que je ferions un bel attelage !

LA COMTESSE.

Cela est fâcheux pour moi .

RUSTAUT.

Va , va , console-toi , fripponne ; je te retiens pour ma seconde .

LA PRÉSIDENTE.

Allons , Chevalier , passons dans mon cabinet :



S C É N E XIV.

RUSTAUT, *seul*.

QUand j'y songe , cela est pourtant bien incommode , ces Contrats ; quand on a mis là sa pataraphe , il n'y a plus moyen de s'en dédire ; on a beau être ennuyé de sa femme , il faut toujours la garder pour soi , & quelquefois pour les autres . Tout ce qu'il y a de consolant dans notre métier , c'est que , quand une femme fait la diablesse , on la peut étriller tout son sou sans que le Contrat vous contredise .

SCÈ-

S C È N E XV.

LE MARQUIS *en Coureur*, RUSTAUT.

RUSTAUT.

Mais qu'est-ce que ce drôle-là ? Ah ! c'est apparemment ce Coureur qu'on vient de recevoir..

LE MARQUIS, *à part*.

Par ma foi ! je crois que la Présidente est folle. La plaisante idée de vouloir m'envoyer au-devant de moi même , & sur-tout dans le moment que je suis enchanté de Finette ! Son premier coup d'œil m'a percé jusqu'au cœur , & je me trouve dans un état où je ne me suis jamais trouvé. Mais voici apparemment le Cocher dont Marton me vient de parler ; & qui est , dit-elle , si jaloux. Je veux un peu l'intriguer , en attendant le moment de revoir ma chère Finette.

RUSTAUT, *à part*.

Voici un Coureur qui me paroît bien alerte ; & je voudrois aussi peu lui donner ma Maîtresse à garder que mon déjeuner à porter.

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc , Monsieur le Cocher ? Il me semble que vous soyez fâché que je sois entré dans cette maison.

RUSTAUT.

Tout franc , Monsieur le Coureur , je ne fais pas

si j'aurai bien sujet d'en être content dans la suite.

LE MARQUIS.

Il ne tiendra qu'à vous que nous vivions en bonne intelligence ensemble.

RUSTAUT.

C'est à savoir. Es-tu de complexion amoureuse ?

LE MARQUIS.

Pourquoi ?

RUSTAUT.

C'est que je suis de complexion jalouse : & les gens comme toi font bien du chemin en peu de tems ; j'en juge par celui qui y étoit auparavant toi : il m'a bien donné du fil à retordre.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous dire ?

RUSTAUT.

Je veux dire que j'aime une certaine Marton dans cette maison-ci , & que j'ai bien peur....

LE MARQUIS.

Allez , mon cher , ne craignez rien ; vous ne me verrez point courir sur vos brisées.

RUSTAUT.

Oh ! sur ce pied-là , je te reçois dans mon amitié ; car , d'ailleurs , ta physionomie me revient assez.

LE MARQUIS.

Cela est heureux pour moi.

RUSTAUT.

Comment t'appelles-tu ?

LE MARQUIS.

Jolicœur.

RUSTAUT.

Hé bien ! Jolicœur , mon enfant , il ne tiendra qu'à

qu'à toi que je vivions comme freres , mais il ne faut avoir rien de caché l'un pour l'autre. Premièrement je commencerai par te dire tout ce que je fais de mal de mon Maître. C'est un sot , un benet que je mene par le nez plus facilement que mes chevaux par la bride .

LE MARQUIS.

Fort bien.

RUSTAUT.

Je le sers depuis un an à deux cents livres de gages , dont je n'ai pas encore reçu un sou ; mais je me dédommage sur le tour du bâton ?

LE MARQUIS.

Et comment cela ?

RUSTAUT.

Il manque toujours quelque chose à ses chevaux & à son carrosse , quoiqu'il n'y manque rien ; & je m'entends avec le Sellier , le Charron & le Marechal , pour lui faire payer toujours le double de ce que les choses valent .

LE MARQUIS.

Je ne m'étonne pas de te voir en si bon équipage Comment diable ! des chemises de toile d'Hollande ! des dentelles !

RUSTAUT.

Elles ne sont pas à moi .

LE MARQUIS.

J'entends . Ce sont celles du Chevalier ,

RUSTAUT.

Pesse ! que je ne suis pas si sot ! Il les reconnoît . Ce sont les chemises d'un certain Marquis de Floribel , dont Champagne & moi usons le lin-
ge ,

ge, tandis que les gens du Marquis usent celui de notre Maître.

LE MARQUIS, *à part.*

Voilà d'effrontés marouffles!

RUSTAUT.

Cela n'est pas mal imaginé, n'est-ce pas?

LE MARQUIS, *à part.*

Non vraiment. (*A part.*) Ah! les mauvaises canailles!

RUSTAUT.

Qu'as-tu donc? Il semble que tu n'approuves pas notre commerce. Va, va, nous te ferons aussi user de ce linge-là: à condition que tu ne seras pas flatteur; & sur-tout, comme je te l'ai dit, que tu ne t'arrêteras pas à mes amours, car avec moi il ne faut pas broncher.

LE MARQUIS.

(*à part.*) Il faut que je punisse un peu ce coquin-là. (*A Rustaut.*) Vos amours sont donc quelque chose de bien délicat, que l'on n'ose y toucher.

RUSTAUT.

Oh! c'est la perle des Soubrettes: des yeux, une bouche, un poitrail, une croupe, une encolure qui vous ravissent en extase.

LE MARQUIS.

Ah!

RUSTAUT.

Qu'as-tu donc? Est-ce que tu te trouves mal?

LE MARQUIS.

Non, c'est que je me sens ravi en extase. Ah!

RU-

RUSTAUT.

Comment donc ! je crois que tu soupîres.

LE MARQUIS.

• Oui , mon cher ami ; sur votre seul récit , je me trouve charmé , je ne me connois plus , & je sens qu'il me sera impossible de voir cette Marton sans l'aimer.

RUSTAUT.

Oh ! si cela est , ne la vois donc pas .

LE MARQUIS.

Hé pourquoi ?

RUSTAUT.

Parce que je te le défends.

LE MARQUIS.

Hélas ! c'est le moyen de m'en donner plus d'en-
vie , que de me le défendre .

RUSTAUT.

Comment , Monsieur l'impertinent ! je crois que
vous voulez regimber contre moi ?

LE MARQUIS.

Hé ! doucement , point d'injures .

RUSTAUT , *levant la main.*

Oh ! je ne m'en tiendrai pas aux injures ; & , si
j'avois mou fouet ...

LE MARQUIS , *lui donnant un soufflet .*

Halte-là .

RUSTAUT.

Es-ce que tu me prends pour un Fiacre de me
frapper d'abord ! Oh ! nous allons voir ...

SCÉ-

S C È N E XVI.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS, *en Coureur*,
RUSTAUT.

LE CHEVALIER.

Quel bruit est-ce là.

LE MARQUIS.

Monsieur, c'est votre Cocher qui fait l'insolent ;
& qui ose lever la main sur moi.

LE CHEVALIER, *Frappant Rustaut.*

Comment, coquin ! vous osez maltraiter les gens
que je prends à mon service ! Oh ! je vous mon-
trerai

RUSTAUT.

C'est lui-même qui m'a baillé un soufflet.

LE CHEVALIER, *frappant toujours Rustaut.*

Je n'entends point de raison, & je frapperai é-
galement sur l'un & sur l'autre. Je vous appren-
drai, maraude que vous êtes, à vous battre dans
cette maison, & sur tout dans la situation où sont
mes affaires.

RUSTAUT.

Mais je ne me bats point ; c'est moi qui suis
battu.

LE MARQUIS.

Je vous assure, Monsieur ...

LE

LE CHEVALIER, *frappant Rustaut.*
 Taisez-vous, insolent.

RUSTAUT.

Fort bien ! il est un insolent, & c'est moi que
 l'on châtie de son insolence. C'est être bien injuste

LE CHEVALIER.

Moi ! je suis injuste !

RUSTAUT.

Parbleu ! si vous n'êtes pas injuste, vous êtes
 donc bien mal-adroit ; car aucun des coups n'a por-
 té sur lui.

LE CHEVALIER.

Apprenez à respecter les lieux où vous êtes.



S C È N E XVII.

LE MARQUIS, *en Coureur*, RUSTAUT,

LE MARQUIS.

TU es bien heureux que je ne lui aie pas ap-
 pris toutes vos fripponeries.

RUSTAUT.

Ah ! ne lui en dites rien, je vous prie.

LE MARQUIS..

Ce sera pour un autre tems, en cas que tu fas-
 ses encore l'insolent ; maintenant il me prend en-
 vie de te rendre tous les coups que j'ai reçus :

RU-

RUSTAUT.

Vous n'aurez pas grande restitution à faire.

LE MARQUIS.

J'ai pourtant idée d'en avoir reçu quelques-uns.

RUSTAUT.

En aucune façon, & mes épaules vous assurent du contraire.

LE MARQUIS.

Je veux bien les en croire sur ta parole ; mais prends bien garde à l'avenir comme Monsieur frappera ; car je remettrai sur ton dos tous les coups qui seront tombés sur le mien.

RUSTAUT.

Tout ce qui vous plaira ; je ne suis pas à deux ou trois coups de bâton près.

LE MARQUIS.

Adieu. Je m'en vais trouver cette Marton que tu m'as peinte si aimable, & que je te défends désormais de regarder en face. (*A part.*) Allons bien plutôt chercher la belle Finette, & lui déclarons ce que je sens pour elle.

SCÈNE XVIII.

RUSTAUT, *seul.*

ME voilà bien chanceux ! Qui, diable, nous a amené ici ce maudit Coureur ? J'enrage. Et si Marton Mais la voici.

SCÈ.



S C È N E X I X.

RUSTAUT, MARTON.

MARTON.

Comment, Monsieur Rustaut ! vous savez mon arrivée, & vous ne venez pas au-devant de moi ?

RUSTAUT.

J'étois occupé à recevoir ici ...

MARTON.

De l'argent ?

RUSTAUT.

Non, un soufflet & quelques coups de bâton que l'on m'a baillé pour l'amour de toi.

MARTON.

Comment donc ?

RUSTAUT.

J'ai pris querelle contre un impertinent, qui a la hardiesse de vouloir t'aimer.

MARTON.

Il n'y a pas tant de mal à cela. Est-ce un garçon bien fait encore ? un homme de bonne mine ?

RUSTAUT.

Oh ! que nenni, il n'est pas seulement des trois quarts aussi gros que moi. C'est ce Coureur qu'on a reçu ce matin.

MAR-

MARTON.

Et tu dis qu'il m'aime ?

RUSTAUT.

Il s'en pâme ; & le tout sans te connoître. Tu vois que c'est un sot.

MARTON.

Oh ! que non. Il m'a déjà vue.

RUSTAUT.

Ah ! j'enrage ! il ne m'avoit pas dit cela. Je ne m'étonne pas s'il m'a défendu de te jamais regarder en face ; & moi je te commande de lui tourner le dos quand tu le verras.

MARTON , *s'en allant.*

Adieu donc.

RUSTAUT.

Où vas tu ?

MARTON.

Je vais le fuir.

RUSTAUT.

Et s'il n'est pas ici ?

MARTON.

Il pourroit venir , & je ne veux pas t'exposer à sa fureur .

RUSTAUT.

Ah , traîtresse ! tu le fuis , pour l'aller chercher.

SCÉ.



S C È N E XX.

LE MARQUIS, *en Coureur*; MARTON.
RUSTAUT.

MARTON, *voyant entrer le Marquis.*

JE resterai donc, puisque tu le veux.

RUSTAUT.

Fort bien! parce que le voilà.

LE MARQUIS, *à part.*

Finette est apparemment auprès de la Présidente, & je ne puis lui parler; j'en suis au désespoir. (*Haut.*) Oh! oh! quel est donc ce petit tête-à-tête? (*à Rustaut.*) N'est-ce point là cette charmante Marton dont tu m'as parlé?

RUSTAUT.

Non, je vous assure. (*À part.*) Je le savois bien qu'il ne la connoissoit pas.

LE MARQUIS.

Quoi! tout de bon, ce n'est point elle?

RUSTAUT.

Non, où le diable m'emporte.

LE MARQUIS.

Parbleu! tu es bien heureux. Tu peux te guérir désormais de ta jalousie; car, quelques appas que puisse avoir ta Marton, je te proteste que voilà la seule personne à qui je veux adresser mes vœux.

C

RU.

RUSTAUT.

Oh ! pour le coup je ne fais plus où j'en suis.

LE MARQUIS.

Et de quoi te plains-tu, mon pauvre Cocher ?

RUSTAUT.

Morgué ! ça me feroit jurer comme un Charrettier.

LE MARQUIS.

Et pourquoi ? puisque je te laisse ta Marton.

RUSTAUT.

Et c'est là Marton elle-même, puisqu'il faut vous le dire.

LE MARQUIS.

En ce cas, je te plains.

RUSTAUT.

Passe-bleu ! je ne suis pas tant à plaindre que vous pensez ; & puisqu'elle est assez perfide pour vous écouter, voilà qui est fait, je prends mon parti. Madame a reçu ce matin une Finette qui vaut toutes les Martons du Monde, je vais lui débrider de ce pas ma passion amoureuse.

LE MARQUIS.

Et attends, mon ami, attends.

RUSTAUT.

Non, morbleu ! j'ai pris le mors aux dents, & il n'y a plus moyen de me retenir.

SCÉ.



S C È N E XXI.

LE MARQUIS, *en Coureur*, MARTON.

MARTON.

Bon ! bon ! laissez-le aller ; dût-il enrager ; vous me plaîsez mieux que lui.

LE MARQUIS.

Oui ; mais il va trouver Finette , & je crains
MARTON.

Pour toi , je ne crains rien ; & je serai trop contente de vous-avoir .

LE MARQUIS *à part*.

Mais encore un coup , s'il va déclarer à Finette. :
Ah ! la voici : je respire.



S C È N E XXII.

LA COMTESSE, *en suivante*, LE MARQUIS ;
MARTON.

LA COMTESSE.

Mademoiselle Marton, Madame vous demande.
MARTON.

Oh ! qu'elle attende , j'ai ici d'autres affaires.

C 2

LA

LA COMTESSE.

Elle veut absolument vous parler , & tout-à-l'heure ,

MARTON ,

Elle prend bien mal son tems . Monsieur Jolicœur , attendez-moi , je reviens dans un moment . Et vous , Finette , allez trouver Rustaut qui vous cherche .

LA COMTESSE ,

Rustaut ?

MARTON .

Allez , allez , ne craignez point ma colere , je n'en serai pas jalouse , & je vous l'abandonne de tout mon cœur .



S C É N E XXIII.

LE MARQUIS , *en Coureur* , LA COMTESSE ,
en suivante ,

LA COMTESSE , *à part* .

QUE veut-elle par-là me faire entendre ?... Mais je n'ai point de curiosité de m'en éclaircir : j'ai bien une autre inquiétude depuis que le Chevalier nous a appris que ce Coureur étoit le Marquis de Floribel . Il m'aime , me croyant Soubrette ; peut-être ne m'aimera-t-il plus , quand il saura qui je suis . (*Haut.*) Jolicœur , Madame m'a chargé de vous dire que vous ne partiriez point ,

LE

LE MARQUIS.

Ah ! belle Finette , vous ne pouviez m'annoncer une plus agréable nouvelle .

LA COMTESSE.

Comment donc ! vous disiez tantôt que votre plus grand plaisir étoit de courir .

LE MARQUIS.

Il est vrai , mais , charmante Finette , je suis maintenant retenu par deux beaux yeux , dont le pouvoir arrête tous mes autres plaisirs .

LA COMTESSE.

Marton a donc bien de charmes pour vous !

LE MARQUIS.

Marton ? O ciel ! qu'allez-vous penser ? par-tout où vous êtes en peut-on aimer d'autres que vous ?

LA COMTESSE.

Quoi ! c'est de moi que vous êtes amoureux ? En vérité , vous vous adressez mal , car je ne fais pas encore ce que c'est que l'amour .

LE MARQUIS.

Quoi ! seroit-il possible ? Et c'est ce qui m'a fait tant courir jusqu'ici vainement , que la découverte d'un cœur qui n'eût jamais aimé . Mais il n'est pas naturel que , belle comme vous êtes , on ait été si long-tems à vous le dire , encore moins vraisemblable que vous n'ayez pas pris plaisir à entendre vanter votre beauté .

LA COMTESSE.

Quel plaisir voulez-vous que j'aie pris à entendre dire que j'étois aimable , si ceux qui me l'ont dit ne l'étoient pas .

C

LE

LE MARQUIS.

Une belle doit être toujours charmée de faire des conquêtes.

LA COMTESSE.

Cela peut contenter son ambition ; mais cela ne l'engage pas à être sensible.

LE MARQUIS.

Et quel mérite faudroit-il avoir pour vous plaire ?

LA COMTESSE.

Il faudroit être fait à peu près comme vous êtes, mais en même tems sincère.

LE MARQUIS.

Oh ! je le suis.

LA COMTESSE.

Il faudroit de plus qu'un amant fût en état de faire ma fortune ou que je fusse en état de faire la sienne.

LE MARQUIS !

Quoi ! si vous étiez dans un rang élevé , vous vous seriez un plaisir de faire le bonheur d'une personne que vous aimeriez ? Par exemple d'un malheureux Coureur ...

LA COMTESSE.

J'en voudrois faire un Marquis.

LE MARQUIS.

Ah ! pourquoi faut-il , avec ces sentimens , qu'une si charmante personne soit réduite à servir ? La fortune est bien aveugle.

LA COMTESSE.

Trouvez-vous que la fortune m'ait plus maltraitée que vous ? & la condition de Coureur vous semble

r-el-

t-elle beaucoup au-dessus de celle de Soubrette ?

LE MARQUIS.

Quoi qu'il en soit , je voudrois être au-dessous de ce que je suis , ou que vous fussiez au-dessus de ce que vous êtes.

LA COMTESSE.

Je ne comprends rien à ce que vous me voulez dire .

LE MARQUIS.

Ah ! que ne puis-je m'expliquer !

LA COMTESSE.

Qui vous en empêche ?

LE MARQUIS.

L'amour que vous m'inspirez . Tant que j'ai été indifférent , jamais personne n'a débité la fleurette avec plus de facilité que moi auprès des Belles que je n'aimois point ; maintenant , que j'aime véritablement , je n'ai plus d'éloquence pour le persuader.

LA COMTESSE.

Je ne hais pas cet aveu ; & je m'expliquerai à mon tour , quand je vous connoîtrai tout-à-fait sincère .

LE MARQUIS.

Que me voulez-vous dire ?

LA COMTESSE.

Rien davantage pour le présent . Je veux vous laisser faire vos réflexions , & reprendre vos sens ; vous en avez besoin , s'il est vrai que vous aimiez pour la première fois . Adieu .

LE MARQUIS.

Je n'ai point de réflexions à faire ; je sens que je vous aimerai toujours .

LE GALANT COUREUR;

LA COMTESSE.

Et qui me le prouvera?

LE MARQUIS.

Quelle preuve faut-il vous en donner?

LA COMTESSE.

Une fort naturelle; il faut m'épouser dans ce moment.

LE MARQUIS.

Dans ce moment! il faut du moins proposer la chose à vos parens.

LA COMTESSE.

Je suis ma maîtresse.

LE MARQUIS.

Il faut pour votre sûreté, le consentement des miens; je ne suis point en âge.

LA COMTESSE.

Je vous donne une dispense, & je passe là-dessus. C'est bien entre gens comme nous que l'on y cherche tant de façon.

LE MARQUIS.

Vous avez raison. Il faut du moins envoyer chercher un Notaire à Paris.

LA COMTESSE.

Nous en avons un ici.

LE MARQUIS.

Parbleu! cette petite personne-là a réponse à tout.

LA COMTESSE.

Ah! vous commencez à réfléchir! je veux bien vous en donner le tems; mais ne me voyez de votre vie; que pour faire dans le moment ce que je vous demande. Adieu.

SCÈ.

S C È N E XXIV.

LE MARQUIS, *en Coureur* seul :

Hé bien , Marquis ? te voilà pris comme un sot. Tu as refusé jusqu'ici les partis les plus considérables ; tu fuyois le mariage ; tu croyois toujours badiner avec l'amour ; & , dans un moment , il t'a réduit à choisir , ou d'épouser une Soubrette , ou de mourir de chagrin ; car enfin je sens bien que je ne puis vivre sans Finette. Mais que diront mes amis ? Que dira mon Oncle ? S'il vouloit me déshériter pour n'avoir pas voulu épouser la Comtesse Dorimène , que ne fera-t-il point quand il saura que je lui désobéis une seconde fois , pour épouser une personne d'un rang si bas.

S C È N E XXV.

LE MARQUIS, *en Coureur*, LE CHEVALIER :

LE MARQUIS.

AH ! mon cher ami , je méprisois tantôt tes conseils : mais j'ai besoin maintenant que tu m'en donnes dans le triste état où je suis ; mais , sur-tout, ne me conseille que ce que j'ai envie de faire.

LE

LE CHEVALIER.

C'est bien mon intention.

LE MARQUIS.

Quoi ! tu pourrois me conseiller d'épouser Finette ?

LE CHEVALIER.

Pourquoi non, si tu l'aimes ?

LE MARQUIS.

Je l'adore.

LE CHEVALIER.

Épouse-la.

LE MARQUIS.

Mais mon Oncle y souscrira-t-il ?

LE CHEVALIER.

Je te réponds de son consentement.

LE MARQUIS.

Oh ! pour le coup, ton amitié t'aveugle, & j'ai encore assez de raison pour n'en rien croire ; mais cela ne m'empêchera pas de passer outre.

LE CHEVALIER.

L'amour a bien fait du ravage dans ton cœur dans un moment. Mais taisons-nous, voici la Présidente.

LE MARQUIS.

Ah ! je vois aussi mon adorable Finette.

SCÈ.

S C È N E XXVI.

LA PRÉSIDENTE, LA COMTESSE, *en Suivante*;
LE MARQUIS, *en Coureur*, LE CHEVALIER.

LA PRÉSIDENTE, *à part*; à la Comtesse.

LAiſſe-moi faire, je vais mettre ton Marquis à l'épave ! (*au Marquis.*) Jolicoeur, j'ai encore une fois changé de ſentiment, & je trouve à propos que vous partiez tout-à-l'heure pour Bayonne.

LE MARQUIS.

Moi, Madame ?

LA PRÉSIDENTE.

Et qui donc ?

LE MARQUIS, *bas*, *au Chevalier* :

Ah ! Chevalier, je n'ai recours qu'à toi.

LE CHEVALIER.

Madame, je vous demande en grace qu'il ne parte point.

LA PRÉSIDENTE.

Eh pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Une affaire ſérieuſe l'arrête ici ; il eſt amoureux.

LA PRÉSIDENTE.

Et de qui ?

LE CHEVALIER.

De Finette : il veut l'épouſer.

LA

LA PRÉSIDENTE .

Comment donc , Chevalier ! vous n'y pensez pas . Ignorez-vous que Finette est demoiselle ; & que , si des raisons l'on fait entrer à mon service , sa naissance l'empêche d'accepter un parti semblable ?

LE MARQUIS .

Qu'entends-je ! Ah ! serois-je assez heureux....

LA PRÉSIDENTE .

Comment ! De quoi vous réjouissez-vous donc , Monsieur Jolicœur .

LE MARQUIS .

De ce que Finette , Madame , est au-dessus de ce que je la croyois .

LA PRÉSIDENTE .

Il me semble que vous devriez plutôt vous en affliger .

S C È N E XXVII , & dernière .

LA PRÉSIDENTE , LA COMTESSE , *en suivant* , LE MARQUIS , *en Courreur* , LE CHEVALIER , RUSTAUT , MARTON .

RUSTAUT .

Monsieur & Madame , nous venons , Marton & moi , vous demander , une petite récompense de nos services .

LA

LA PRÉSIDENTE ,

Et quoi encore ?

MARTON ,

Nous voudrions nous marier ,

LA PRÉSIDENTE ,

Je vous en ai déjà donné la permission , mes enfans ; & je vous promets une centaine de pistoles pour les frais de votre nôce ,

RUSTAUT .

Nous vous sommes bien obligés ; ce n'est pas de cela dont s'il agit . Nous venons vous prier de nous marier ensemble , & de permettre que je troque Marton contre Finette , & que Marton me troque contre Jolicœur .

LA PRÉSIDENTE .

Ah ! ah ! celui-là est nouveau ,

RUSTAUT .

Que voulez-vous ? c'est une petite inconstance mutuelle que nous avons concertée ensemble .

LA PRÉSIDENTE .

Et sur quoi , Monsieur Rustaut , vous êtes-vous imaginé que Finette voudroit bien de vous .

RUSTAUT .

Parce que je la crois de bon goût , & que je me suis mis en sa place . Si j'étois fille je ne voudrois pas choisir un mari d'une autre figure que celle que j'ai .

LA PRÉSIDENTE ,

L'agréable figure !

RUSTAUT .

Je fais bien qu'elle n'est pas à la mode ; mais elle n'en est pas moins rare ,

LA

LA PRÉSIDENTE.

Et vous , Marton , qui vous a fait croire que Jolicœur voudroit vous épouser ?

MARTON.

L'amour qu'il m'a fait paroître ; & la jalousie qu'il a donnée à Rustaut.

LA PRÉSIDENTE.

Que dites-vous à cela , vous autres ?

LE MARQUIS.

Que je n'ai jamais aimé que la belle Finette.

LA PRÉSIDENTE, à la Comtesse.

Et vous ?

LA COMTESSE.

Que , si j'avois à aimer , ce ne seroit pas Monsieur Rustaut.

RUSTAUT.

Parbleu ! tant pis pour vous. Puisque vous êtes si rétive , il n'y a rien de fait ; ça n'ira pas plus loin , & je reprends Marton.

MARTON.

Et moi je te reprends de même.

LA PRÉSIDENTE.

Pour vous , Monsieur Jolicœur , je suis fâchée que vous ne soyez pas d'une condition à épouser Finette , car il me paroît qu'elle ne vous haïssoit pas. Nous tâcherons de la marier au Marquis de Floribel , qui m'étoit destiné ; quand il apprendra que je me suis donnée à un autre , & que Finette est d'une illustre famille , peut-être s'en contentera-t-il.

LA

LA COMTESSE.

Madame, permettez-moi de vous dire que, de quelque éclat dont puisse briller votre Marquis, je trouve l'amour de Jolicœur préférable à toutes choses.

LE MARQUIS.

Ah ! belle Finette, c'en est trop ; il est tems de me découvrir. Vous voyez dans Jolicœur le Marquis de Floribel lui-même.

LA COMTESSE.

Seroit-il possible ?

RUSTAUT.

Peste ! j'ai bien senti que le soufflet qu'il m'a donné, étoit de qualité.

LE MARQUIS.

Cette aventure a lieu de vous surprendre.

LA COMTESSE.

Je ne suis pas plus surprise que vous allez l'être, en apprenant que Finette n'est autre que la Comtesse Dorimene.

LE MARQUIS.

Ah ! quelle joie pour moi !

MARTON.

En voici bien d'un autre. Pardonnez-moi, Madame, si j'ai dit tantôt que la Comtesse Dorimene étoit une folle ; je ne croyois pas que c'étoit vous.

LA COMTESSE, au Marquis.

Oui, je suis Dorimene, qui, sous ce déguisement, voulois connoître votre cœur, & votre personne. Heureuse, si le cœur est aussi sincère que la personne m'est agréable !

LE

LE MARQUIS.

Votre personne m'a chariné ; & , quand vous ne seriez pas ce que vous êtes , mon cœur ne désireroit point mes yeux .

RUSTAUT .

Parbleu , Marton , tu serois bien surprise , de trouver aussi un Marquis sous ma casaque .

MARTON .

Cela seroit plus extraordinaire , que de trouver un Cocher sous un habit de Marquis .

RUSTAUT .

Allons , puisque nous voilà tous d'accord , ne songeons qu'à nous réjouir . Monsieur le Marquis , au moins , point de rancune ; & , parce que nous avons usé votre linge , n'allez pas , par vengeance , vous amuser à chiffonner celui de notre Ménagere .

LE MARQUIS .

Tu es un effronté maroufle !

LE CHEVALIER , *à la Présidence* .

Votre Oncle , Madame , n'aura rien à vous dire , quand il saura que le Marquis , qu'il vous destinoit , a pris un autre parti .

LE MARQUIS .

Pour moi , je suis sûr du consentement du mien .

LA COMTESSE .

Et moi , de celui , de ma Tante .

MARTON .

Et toi , Rustaut , n'as-tu point de parens ?

RUSTAUT .

J'ai aussi un Oncle ; mais je ne l'irai voir que huit jours après notre mariage .

LE

LE CHEVALIER.

Allons, mon cher Marquis, ma chère Comtesse, en attendant que le Notaire travaille à votre Contrat, prenez part au Divertissement que j'ai fait préparer; il convient parfaitement à votre aventure, puisqu'il roule sur l'Ouvrage d'un moment.



D I V E R T I S S E M E N T.

Plusieurs Habitans du Village, déguisez de différentes manières, entrent en dansant.

UN MUSICIEN chante.

Tout est, dans la vie,
 Sujet au changement;
 Tout est, dans la vie,
 L'Ouvrage d'un moment.
 Le plaisir succède au tourment,
 Au plaisir la mélancolie,
 Le désordre à l'arrangement,
 Et la sagesse à la folie.
 Tout est, dans la vie,
 Sujet au changement,
 Tout est, dans la vie,
 L'Ouvrage d'un moment.

D

EN-



E N T R É E.

R O N D E A U.

UN MUSICIEN,

CE moment où je vis Lisette
 Folâtrant sur l'herbette,
 Hélas! il s'est frit vainement,
 Ce moment,
 Trop timide Amant,
 Je ne lui pris que sa houlette,
 Ah! que je regrette
 Ce moment,
 Si je la trouve seulette,
 Ah! j'emploirai bien autrement
 Avec la follette
 Ce moment.



E N T R É E.

V A U D E V I L L E.

ANe plus aimer de la vie
 Un cœur se résout vainement;
 Sans savoir pourquoi ni comment,
 Il en reprend bientôt l'envie:
 C'est l'Ouvrage d'un moment.

L'ar-

L'ardeur qu'on croyoit éternelle
S'éteint quelquefois aisément;
Mais souvent un embrasement
Est causé par une étincelle.

C'est l'Ouvrage d'un moment.

Ce nouveau parvenu, qu'on loue,
Nous éclabousse fièrement;
Mais, au premier événement,
Le voir retomber dans la boue,

C'est l'Ouvrage d'un moment.

Ah! que dans l'amoureux mylère
On trouve un doux amusement!
Que le plaisir en est charmant!
Mais, hélas! il ne dure guère:

C'est l'Ouvrage d'un moment.

Aux plumets une prude échappe,
Aux gens de robe également;
Ils la poursuivent vainement;
Mais un petit Collet l'attrappe:

C'est l'Ouvrage d'un moment.

C'est l'Ouvrage de Pénélope
Qu'attaquer Iris sans argent;
Elle est rétive au tendre Amant;
Mais qu'un Financier la galope,

C'est l'Ouvrage d'un moment.

Que l'amour fait de diligence!
Ah! que c'est un Coureur charmant!

Avec lui je cours hardiment,
Quand j'ai fini, je recommence,

C'est l'Ouvrage d'un moment.

Dans

52 **LE GALANT COUREUR ;**

Dans une ignorance severe

On tient une Agnès vainement ;

D'une leçon de son Amant .

Elle en fait autant que sa mere :

C'est l'Ouvrage d'un moment .

Qu'un Gascon fasse des emplettes ,

Il achete tout doublement ;

Mais , quand ce vient au denouement ,

Un b au matin paie ses dettes ,

C'est l'Ouvrage d'un moment .

L'Amant rebuté d'une belle

Rarement court au changement ;

Mais , quand il est heureux Amant ,

Le voir devenir intimidé ,

C'est l'Ouvrage d'un moment .

Si pour d'autres mon mari penche ,

J'imiterai son changement ;

Pourquoi s'affliger vainement ,

Quand on peut prendre sa revanche ?

C'est l'Ouvrage d'un moment .

Traversez & la terre & l'onde ,

Les cornes vont , comme le vent .

Vous les recevrez promptement ,

Quand vous seriez au bout du monde :

C'est l'Ouvrage d'un moment .

Si la Piece vous a fait rire ,

Il faut qu'elle ait quelque agrément ;

Si vous en jugez autrement ,

Messieurs nous aurons à vous dire ,

C'est l'Ouvrage d'un moment .

F I N ,

68853